

Jeudi 20 mars 2003

Essaouira

Réveil à 7 heures. Soupe de fève avalée brûlante dans une gargote du quartier populaire de la cité, où la télé satellite hurle le début de la guerre en Irak, le jour J tant redouté. Les travailleurs du matin tiennent leurs bols à deux mains, le cou crispé vers l'énorme téléviseur, totalement disproportionné par rapport à la taille de l'échoppe. On y voit des éclats d'obus et des gerbes de missiles exploser en tous sens. Je sens la tension monter dans la pièce exiguë, à travers quelques regards à la dérobée, de même qu'une certaine appréhension à me jeter dans cette aventure en solo et sans filet.

Bouger, agir, ne pas réfléchir, et adviene que pourra.

Direction la centrale des taxis bleus de la ville ; 15 dirhams¹ la course jusqu'à Akarmoud, commune rurale située à soixante kilomètres au nord d'Essaouira. Entassés à sept dans une vieille Mercedes, trois devant et quatre derrière, tel est l'usage. Je tombe heureusement au bord de la fenêtre, mais peine à faire abstraction de

1. 10 dirhams = 1 euro.

la vitesse à laquelle roule le chauffeur moustachu. L'anxiété du départ s'égrène peu à peu avec les kilomètres.

Route. Paysages. Spectateur rime avec songeur.

Le souvenir l'emporte sur le présent et notamment celui du lundi précédent.

C'était il y a trois jours à peine, à peu près dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui, sauf le soleil d'après la pluie. Le taxi bleu de la ville traçait à travers le Sahel, plaine côtière verdoyante. Après une quarantaine de kilomètres, il avait quitté la route nationale et s'était enfoncé dans une oliveraie. Voilà donc le fameux pays des mages Regraga...

La petite route était si morcelée que le chauffeur devait en connaître les moindres crevasses pour ne pas fracasser les amortisseurs de sa Mercedes. La pluie avait formé d'énormes flaques, mais le véhicule passa sans problème. Et les éclaboussures de boue sur le pare-brise amphibie ne dérangerent personne d'autre que moi. À la sortie d'un virage aveugle, deux carcasses d'un bleu passé se faisaient face sur le bas-côté, immobiles, droites sur la tranche, vestiges métalliques d'un accident mortel entre taxis interposés.

Malgré cela, le *taximan* conduit son bolide de ferraille tel un pilote de rallye, prenant les virages à la corde et mordant souvent les bas-côtés. Vous avez beau être effrayé, aucun autre passager ne bronche. Tous demeurent impassibles, serrés comme des sardines, confiants. Fatalisme forcené : ils sont tombés dedans quand ils étaient petits. Mieux vaut donc prier, car le chauffard ne ralentira pas. Même en le lui demandant, rien n'y ferait. L'homme est payé au nombre de courses accomplies, et donc au nombre de passagers chargés, parfois comme du bétail, car aucun risque de contrôle de police une fois sur la petite route de campagne, et trois ou quatre hôtes sup-

plémentaires peuvent s'ajouter ici et là, y compris dans le coffre, pour quelques dirhams de plus.

Ce bled est un bout du monde.

Akarmoud

Quand je posai pied à terre, l'image des westerns de mon enfance me revint tout à coup. Le village avait bien des allures de Far West, une rue vertébrale d'une dizaine de mètres de large, cerclée d'arcades basses et blanchies, et puis c'est tout. On se serait cru dans un *pueblo* du fin fond du Nouveau-Mexique où l'Étranger est repéré à trois cent soixante degrés à la ronde, tel Clint Eastwood aux yeux revolvers. Il serait entré dans le saloon du coin dont la porte grince obstinément. Et l'on aurait presque entendu l'harmonica jouer du quart de ton. Sauf qu'à défaut de saloon, je m'adressai à un boucher dont l'étal rouge faisait le régal des mouches voraces.

Première incompréhension.

« OK, ce n'est pas gagné ! » pensai-je aussitôt. Quelques passants me dévisageaient, hésitant entre méfiance et curiosité. Que peut bien venir chercher ici un *gouri*, un étranger ? Rien ici n'excite apparemment le fameux « plaisir des yeux », selon l'expression inlassablement rabâchée des bazaristes de la ville. Bref, le boucher quitta un instant ses couteaux pour m'emmener chez l'épicier qui louchait fortement, mais baragouinait un français suffisamment correct pour me comprendre. Il s'appelait Regragui, belle coïncidence ! Il est courant que les enfants nés pendant le pèlerinage des Regraga reçoivent ce prénom. Bien aimable, il gribouilla sur un coin de journal quelques mots d'arabe expliquant que je cherchais Si-Ahmed, le chef de la confrérie d'Akarmoud, avant de m'indiquer la sortie nord du village. Le verso du papier journal portait un

grand « 7 » imprimé qui faisait secrètement écho aux Sept Saints des Regraga. J'aime ce type de signes : sans conséquences, ils donnent confiance. En avant.

Alors que j'étais engagé sur un chemin de terre auquel s'accrochait une grappe de maisons basses, mes pas croisèrent ceux d'un jeune garçon, assez surpris de me voir ainsi débarquer de nulle part. Salutations. Le billet lu, il m'invita à le suivre dans une cour blanchie à la chaux, où je patientai quelques instants tandis qu'il disparaissait par une porte adjacente. L'endroit respirait le calme et la simplicité, à l'image de cet arbre à linge où un couple d'oiseaux avait élu domicile.

Une voix rauque et grave rompit ce charmant silence : « Entrez ! » J'ôtai maladroitement mes chaussures devant la porte, fébrile de rencontrer Si-Ahmed, le *moqaddem* (chef) des Regraga, puis pénétrai dans la pièce sombre en retenant mon souffle, le cœur battant car tout allait se jouer à l'intérieur. Mais j'étais confiant, le tout était d'être sincère. L'homme était alité par terre, au pied du lit, sur des coussins fleuris. La cinquantaine bien prononcée, cheveux grisonnants et barbe de quelques jours, il était mal en point, nul besoin d'être devin pour s'en rendre compte. Mais son regard n'en était pas moins vif et perçant, doué d'une intrigante beauté. Je me présentai aussitôt comme le jeune étudiant français dont on avait dû lui annoncer la venue au début de l'hiver. Déconcerté d'abord, il chercha dans sa mémoire d'homme malade et se souvint de cette journée ensoleillée de janvier où Abdelkader Mana lui avait rendu visite et apporté du mimosa. Ce dernier venait de perdre son père, le doyen des maîtres marqueteurs d'Essaouira¹.

1. Natif d'Essaouira, ethnologue et journaliste, Abdelkader Mana est l'un des premiers à s'être intéressé aux Regraga dans les années 1980. Il a publié en 1988 son journal de bord : *Les Regraga. La Fiancée de l'eau et les gens de la caverne*, Eddif, Casablanca.

Il écouta sans sourciller ma détermination à étudier le grand périple printanier qu'ils allaient entreprendre dans quelques jours. J'étais prêt à les suivre, s'il le voulait bien, pendant la totalité du pèlerinage, afin d'observer ce qui s'y passerait. Se plier aux mêmes contraintes et conditions de vie que les autres pèlerins n'était pas un problème en soi et correspondait aux principes de la démarche anthropologique, de la nécessité de vivre de l'intérieur ce fascinant voyage.

Petit à petit cependant, mon discours bien huilé d'apprenti chercheur dérivait vers l'implication personnelle, et je lui confiai le besoin impérieux de vivre une expérience puissante et radicale, aussi dure fût-elle. C'était vrai. Le deuil de mon grand-père n'était pas consommé. Quoi de mieux qu'un pèlerinage dans l'inconnu pour faire le point et sortir d'un hiver pénitenciaire ? Si-Ahmed me regardait droit dans les yeux avec ce je-ne-sais-quoi de bienveillance. Il m'observait, tranquille et serein, l'oreille affûtée, attentive à chaque nuance suggérée. Et déjà une forme de complicité semblait naître, non pas intellectuelle, mais humaine et sans détour. Je me taisais. Rien ne sert de trop parler, surtout quand le silence est d'or. Je me sentais bien, là, avec lui, appuyé contre ce mur frais, assis en tailleur sur une épaisse peau de mouton, face au pommier qui brillait dans la cour blanche.

Il prit la parole :

— Je comprends ta démarche. J'ai connu un ethnologue français dans le temps, Georges Lapassade. Je l'ai rencontré en 1985 pendant le *Daour* (littéralement « tour », « circuit »), et il m'avait accompagné pendant une dizaine de jours. Il était là pour suivre une équipe de tournage chargée par les autorités de la Province de filmer les Regraga. Mais il avait préféré rester avec nous pour mieux nous connaître, plutôt que de rentrer le soir à la ville avec les techniciens. Puis Georges avait dû

repartir enseigner à Paris. Il est souvent revenu nous voir par la suite, mais en dehors du pèlerinage, et nous sommes devenus amis. Le connais-tu ?

— Non. Je ne l'ai jamais rencontré personnellement, mais j'ai lu ses articles et son journal de route chez les Regraga. Il n'y a pas beaucoup d'autres auteurs à avoir écrit sur votre pèlerinage. Abdelkader Mana s'y est également essayé, comme Abdelkebir Namir¹. Tous trois m'ont beaucoup appris sur vous avant même que je vous connaisse, mais je crois qu'il reste encore des choses à découvrir... Georges Lapassade lui-même se posait des questions sur vos coutumes qui méritent d'être éclaircies. Peut-être pourrai-je y répondre si je tiens le coup !

— Tu ne crois pas si bien dire, car ce n'est pas facile de marcher pendant trente-neuf jours ! Mana et Namir l'ont fait, mais ce sont des enfants du pays. En revanche, aucun étranger n'a jamais fait le pèlerinage en entier ! Même Georges n'a jamais repris la route avec nous alors que ça le passionnait. Il faut en vouloir pour tenir !

— Eh bien, je suis prêt à tenter ma chance !

— Je vais donner des ordres pour que tu sois bien traité par mes hommes, parce que je ne peux pas partir cette année. La maladie me cloue au lit. J'ai été empoisonné. Ici, on dit *toukal*. On m'a fait manger quelque chose de mauvais. Depuis, j'ai consulté un guérisseur du pays Haha qui m'a préparé une potion avec une plante que lui seul connaît, et je dois en boire plusieurs

1. Georges Lapassade a effectivement publié son journal de bord de 1985 sous le titre : *D'un marabout l'autre*, Atlantica Transhumances, Paris, 2000. Ethnologue passionné du Maroc, il est venu pendant des années à Essaouira et a initié toute une génération à l'approche ethnographique, notamment Abdelkader Mana et Abdelkebir Namir. Ce dernier a écrit plusieurs articles et un livret : *La Baraka des Regraga*, éditions Sefrioui, Essaouira, 1996.

litres par jour. Du coup, cette année, c'est mon fils aîné Abdelhaq qui me remplace. Il m'a déjà accompagné plusieurs fois pendant le Daour, mais il ne parle pas un mot de français. Parles-tu arabe ?

— Non... Je comprends seulement quelques bribes. Mais il y aura bien quelqu'un dans la troupe qui saura parler français ?

— Je crains que non ! Tu sais, nous autres les Regraga sommes des paysans, des gens de la terre. La plupart ne sont pas allés à l'école. Moi, j'ai eu la chance d'étudier à Essaouira dans ma jeunesse, et à l'époque, le français était vraiment obligatoire. Aujourd'hui, les choses ont changé...

Cette annonce tomba comme un couperet. Bien que le sachant malade, j'espérais encore qu'il partirait le jour venu. Mais non, il en allait tout autrement. Accompanyer son fils ne posait aucun problème, mais la question du langage était capitale. Comment faire ? Je regrettais de ne pas avoir appris l'arabe avec plus d'assiduité à l'université. Ainsi soit-il.

Il ajouta :

— Prépare un sac avec quelques affaires, mais pas trop ! Tu pourras le mettre avec ceux de mes fils, parce que Younès, qui t'a conduit ici, partira également. Il n'a que quinze ans, mais c'est déjà la troisième année qu'il nous accompagne. On commence souvent jeune...

— Ne vous inquiétez pas, mon sac contiendra le minimum et je le porterai moi-même, parce que...

— Et alors, à quoi servent les ânes ? À quoi bon porter du poids pour se fatiguer ? Tu verras que trente-neuf jours, c'est très long. Il y a des jours où l'on marche longtemps, parfois sous la pluie ou bien en pleine chaleur. En revanche, il faudra dormir dehors, parce qu'il t'est interdit d'entrer dans les mosquées. Attention ! On passe par des étapes où ce serait très mal pris

qu'un chrétien entre dans la maison de Dieu. Il ne faut pas jouer avec ça, continua-t-il d'un ton solennel.

— Pas de problème ! Je veillerai à ne heurter personne.

Ma présence parmi les Regraga semblait en bonne voie, mais j'avais senti dans son regard un certain amusement teinté de curiosité concernant mes capacités à tenir le coup jusqu'au bout, comme s'il avait dit tout haut : « Bienvenue chez nous ! Libre à toi, mais seul Dieu sait jusqu'où ! »

Midi approchait. Je pris les devants en proposant de me retirer. Refus immédiat, je ne le dérangeais pas. Sinon, il l'aurait dit. Des petits pas résonnaient dans la cour. Le moqaddem héla alors sa fille d'une voix forte, Dounia, sept ans à peine, qui surgit toute belle et menue dans la pièce, baisant la main droite du père, puis la mienne. Cette marque de respect à mon égard me stupéfia, comme venue d'un autre temps. S'il est tombé en désuétude à la ville, c'est un geste de salut encore très courant à la campagne, surtout de la part des enfants, et *a fortiori* envers un chef religieux. Après quelques brèves instructions, la fillette disparut sans mot dire pour réapparaître aussitôt avec un plat de couscous dégageant une odeur si alléchante que mes papilles se dilatèrent en un clin d'œil, émerveillées. C'était mon repas, tandis que lui dut jeûner à cause de sa maladie. Frugal, simple et délicieux.

J'avais lu et relu le mythe fondateur des Regraga : la grande épopée des Sept Saints partis pour l'Orient à la rencontre du prophète Mohammed dont ils attendaient la venue depuis plusieurs générations¹. Mais l'entendre de la bouche de leur descendant direct fut

1. Ce mythe fondateur est relaté dans un type de document appelé *Ifrikiya*, que beaucoup de Regraga possèdent et conservent précieusement, parce qu'il garantit leur statut et leur légitimité.

un régal : « C'était il y a très longtemps, bien avant l'islam. Quatre frères étaient partis d'Orient en bateau. Hamij, Harid, Hirt et Halkama étaient chrétiens. Ils débarquèrent un jour sur notre côte et s'installèrent ici, à Akarmoud. Nos Sept Saints sont nés quatre générations après eux, à l'époque où Mohammed le Prophète avait commencé sa mission à La Mecque. Mais le prophète Aïssa (Jésus) avait prédit à ses disciples qu'un nouveau prophète viendrait et qu'ils devraient suivre sa parole. Les Sept entendirent parler de l'existence de Mohammed par les caravaniers qui revenaient d'Orient. Alors ils abandonnèrent tout et partirent ensemble à sa rencontre. Ils s'appelaient Sidi Ouasmine, Sidi Boubker Ashemmas, Sidi Salah ben Boubker, Sidi Abdallah ben Salah, Sidi Aïssa bou Khabia, Sidi Yaâla ben Ouatil et Sidi Saïd Sabek. Que Dieu les garde ! »

J'avais pensé, il est vrai, à un signe plus insolite pour avertir les sept bonshommes de l'existence du messager de Dieu, comme cette mystérieuse étoile annonçant la naissance du nouveau roi des juifs avait, six siècles plus tôt, guidé d'autres mages venus d'Orient jusqu'à Jérusalem. Mais non. Les caravanes avaient cette fois apporté la Bonne Nouvelle. Les anciens voyageaient énormément, et ce, contre l'idée reçue d'un monde antique fermé, cloisonné, immobile parce que « archaïque ». On (pré)juge trop souvent des civilisations passées. Les hommes marchent depuis la nuit des temps et n'ont pas attendu le moteur à explosion pour parcourir, agrandir et conquérir l'œkoumène !

« À leur arrivée à Médine, ils cherchèrent le Prophète. Devant la porte de sa maison, ils demandèrent en berbère si l'envoyé de Dieu était là. Mais Fatima, la jeune fille de Mohammed, ne comprenant rien à ce dialecte obscur et lointain, s'exclama en arabe : "*Maha*

*dibi rejraja*¹ ?” Toutefois, Mohammed avait quant à lui bien entendu leurs paroles, car il connaissait toutes les langues, même celles des bêtes sauvages, des poissons, des arbres et des pierres. Et il dit à sa fille : “Tu viens de leur donner leur nom.” »

Croustillant récit. Imaginez en même temps la scène où ces voyageurs fourbus entrent dans une maison aux murs brûlants et jaunis de la lointaine Arabie. Leurs premiers mots dévoilent donc la mystérieuse étymologie de *Regraga*². Mais plus encore, cette histoire témoigne de la glossolalie du Prophète. Doué du don des langues, il comprenait tous les hommes. Réceptacle de l’Esprit-Saint comme les Apôtres à la Pentecôte. L’Esprit souffle où il veut.

« Alors les sept Regraga lui annoncèrent qu’ils désiraient embrasser l’islam et rester auprès de lui. Le saint homme accepta leur conversion avec bienveillance, mais leur demanda de retourner vers le Couchant³ pour y apporter la nouvelle religion. C’est ainsi qu’ils revinrent jusqu’ici et répandirent la parole de Dieu dans tout leur pays, puis jusqu’au Sénégal et au Mali. Ce fut une longue entreprise et ils combattirent les réfractaires jusqu’au dernier. Ils ont fait le Djihad... », poursuivit calmement le moqaddem dans un français impeccable.

Aucun livre d’histoire ne mentionne à ma connaissance cette version de l’islamisation du Maghreb. On connaît en général les premiers raids de conquérants arabes une cinquantaine d’années après la révélation coranique. Mais le mythe des Regraga contredit l’histoire. Ce serait le fait de Berbères chrétiens, à la fois

1. « Qui (sont ces gens qui) tremblote(nt) ? » Ou bien : « Qui cahote (en parlant) ? »

2. Le mot en arabe classique est *rajraja*, que le dialectal marocain prononce *regraga*.

3. En arabe : *al-maghreb*.

saints mystiques et moines guerriers. J'aime bien, et qu'importe la vérité historique. Le plus marquant est qu'ils se revendiquent aujourd'hui encore comme les héritiers d'anciens chrétiens, ce dont les *Ifrikiya* racontent les détails. Ils étaient déjà, à l'époque du Prophète, monothéistes et non plus païens, comme préparés à l'arrivée de l'islam. Sans doute arianistes, ils considéraient Jésus non comme le fils de Dieu, mais comme un homme. L'arianisme taxé d'hérésie, ils durent fuir de chez eux – peut-être d'Andalousie – et vinrent s'installer sur la côte atlantique du Maroc. De nos jours, les Regraga sont les seuls à se déclarer à la fois Compagnons du Prophète et disciples de Jésus (*baouariyne*). Qu'ils s'en souviennent permettra peut-être qu'ils m'acceptent mieux que ceux qui refusent en bloc d'admettre que les trois religions du Livre ont la même source.

Une fois les Berbères de la région convertis en masse, les Sept Saints prirent l'habitude d'entreprendre chaque printemps une longue tournée, de tribu en tribu, pour prévenir toute apostasie. Leur mission était donc devenue la maintenance et la défense de l'islam. Au fil des siècles, cette visite originelle est devenue rite, puis pèlerinage, jusqu'au Daour actuel. Aujourd'hui, les confréries accomplissent ce trajet vers les sanctuaires d'une quarantaine de descendants des Sept Saints, tout en distribuant la fameuse *baraka* aux différentes tribus. On traduit souvent et à tort *baraka* par « chance », mais la chance relève du hasard ou d'une simple probabilité statistique, incertaine et inattendue, tandis que la *baraka* est au contraire tout entière d'essence divine et ne laisse justement aucune place au hasard. La notion de « grâce » y correspond mieux. Certes la *baraka* est partout, mais elle est aussi plus effective et concentrée en certains lieux, dates et personnes ; or c'est justement le cas chez les Regraga pendant leur Daour.

— Quelle est la différence entre les *zaouïa*¹ et la *Taïfa* des Regraga ? ajoutai-je en profitant d'un silence pour clarifier certains points que mes lectures n'avaient pas élucidés.

— Pour nous, une *zaouïa* est un groupe de gens descendant d'un même ancêtre. Vous, les Français, traduisez par « confrérie ». On compte treize *zaouïas* de Regraga disséminées dans le pays Chiadma. La *zaouïa* d'Akarmoud est l'une d'entre elles. Mais elle, on l'appelle aussi *Taïfa*. En arabe classique, *tawaf* signifie, pour les pèlerins, faire sept fois le tour de la Kaaba dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, quatre fois vite et trois lentement. Ce mot est de la même famille que *Taïfa* et veut dire « faire le tour ». Ici, la *Taïfa* d'Akarmoud tourne autour des saints des Regraga. C'est la même chose.

En plus d'être mobiles, les hommes tournent partout autour d'un centre sacré. La circumambulation comme constante rituelle ? Sans doute. À La Mecque, autour de la Kaaba construite par Ibrahim (Abraham) et contenant la Pierre Noire. Ici, les saints ancêtres. C'est, comme il dit, la même chose. Toujours cette idée de cercle et de rotation sacralisante.

Le Daour des Regraga est donc directement relié au Hajj, le grand pèlerinage canonique de l'islam, même si le culte des saints et des tombeaux est en principe formellement interdit par le Coran, pour ne pas éloigner les croyants de l'unicité divine. Pourtant, Médine avec le tombeau du Prophète est devenue la deuxième ville sainte de l'islam et tous les pèlerins s'y rendent lorsqu'ils accomplissent le cinquième pilier².

1. *Zaouïa* s'emploie aussi bien pour désigner une confrérie que le lieu physique où elle siège, en l'occurrence, la demeure du moqaddem Si-Ahmed. Le terme signifie à l'origine « coin », mais peut aussi signifier « angle de vue » dans un sens plus imagé et donc spirituel.

2. Les cinq piliers de l'islam : la profession de foi (*chahada*), la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage.